

GEORGES SIMENON

# **La tête d'un homme**

*Roman policier adapté en français facile  
par Charles MILOU*

GEORGES SIMENON

# **La tête d'un homme**

*Roman policier adapté en français facile*  
*par Charles MILOU*

LIBRAIRIE HACHETTE  
79, boulevard Saint-Germain, Paris VI<sup>e</sup>

CARTE D'IDENTITÉ



Titre	La tête d'un homme.
Auteur	Georges Simenon
Série	Récits
Age des lecteurs	A partir de 12 ans
Nombre de mots	Environ 3 500

© Librairie Hachette, 1974.

La Loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivant du Code pénal.

## Qui est Maigret ?

*Maigret est devenu, d'année en année, à travers plus de cent romans policiers, un personnage aussi connu que Sherlock Holmes.*

*Quand l'écrivain belge Simenon a donné pour la première fois le nom de Maigret à un jeune commissaire\* de police français (on dit maintenant officier de police), a-t-il pensé au bel avenir qu'il allait avoir ? Seul Simenon pourrait le dire. Mais aujourd'hui Maigret est vivant, et bien vivant, dans l'esprit d'une foule de lecteurs.*

*Où est-il né ? L'Affaire Saint-Fiacre nous l'apprend : dans un petit village du Centre de la France ; à quelques kilomètres de la ville de Moulins. Son père était régisseur\* au château de Saint-Fiacre. Auprès de ce père, Maigret apprendra l'honnêteté et l'amour du travail bien fait.*

*Maigret aurait voulu devenir docteur. Mais, en ce temps-là, les études coûtaient cher ; il sera fonctionnaire dans la police. Nommé commissaire à Paris, il deviendra bientôt célèbre. Les journalistes connaissent son bureau du quai des Orfèvres car, bien sûr, toutes les affaires difficiles sont pour lui. Et chaque fois, ou presque, il trouvera la solution.*

*Solide, large d'épaules, toujours calme, il a gardé les qualités du paysan français : dur au travail, sérieux, honnête. Un seul petit défaut : la pipe ou plutôt les pipes, car il en a plusieurs, qu'il remplit avec soin, d'un geste lent et appliqué. Maigret vous le dirait : dans les moments*

difficiles, une bonne pipe de tabac gris, ça aide à réfléchir !

Maigret n'est pas seul dans la vie : il y a M<sup>me</sup> Maigret, une femme excellente, pleine de qualités ; toujours inquiète pour son mari — bien sûr, il fait un métier si dangereux ! Mais elle cache son inquiétude. Elle suit, de loin, les affaires de son mari, sans poser de questions : une femme de policier ne doit pas être curieuse. Patiente, dévouée, voilà M<sup>me</sup> Maigret. Ah ! nous allons oublier : c'est une excellente cuisinière comme beaucoup de femmes françaises...

Nous l'avons dit, Maigret réussit toujours ou presque. Pourquoi ? Ce n'est pas un James Bond, un policier de cinéma, un spécialiste du coup de feu ; il n'a presque jamais d'arme sur lui. Non, Maigret réfléchit et comprend. Son grand secret, c'est de savoir retrouver les sentiments, les pensées de l'homme qui a commis un crime. Un mot, un regard, un mouvement lui disent plus que des pages et des pages de notes ou de rapports. Il se met, par la pensée, à la place du criminel. Il étudie son passé, ses habitudes, ses qualités et ses défauts et, souvent, le force à dire la vérité alors qu'il n'y a pas encore de vraies preuves contre lui.

Ajoutons enfin que Maigret est un patron, le « patron » comme disent ses agents, qui ont pour lui une grande admiration. Et aussi que Maigret travaille en équipe : il a partout des camarades qui sont prêts à l'aider et à le suivre, les Lognon, les Janvier, toujours d'accord pour partager ses peines et ses risques.

Maigret est-il heureux ? Disons qu'il aime son métier et qu'il aime réussir. Mais il reste modeste et la méchanceté des hommes ou leur folie lui remplissent le cœur de tristesse. Car Maigret a bon cœur ; il a souvent autant de pitié pour le coupable que pour la victime. C'est sans doute ce côté humain de son personnage qui le rend si sympathique aux yeux des lecteurs, et explique, pour une bonne part, son très grand succès.

Charles MILOU.

## **Un prisonnier \*s'évade\***

On entendit, très loin, sonner deux heures. Le prisonnier numéro 9 était assis sur son lit. On voyait surtout ses grandes mains aux doigts maigres qui serraient ses genoux repliés.

Une minute, peut-être deux, il resta immobile\* puis il se mit debout devant son lit; on voyait mieux ainsi ce grand corps mal dessiné, tête trop grosse, bras trop longs, poitrine creuse. Aucune pensée ne se lisait sur ce visage triste. Un moment, il tourna lentement la tête vers le mur de droite et tendit le poing.

Là, de l'autre côté, comme dans quatre autres pièces toutes pareilles, un homme attendait. Il attendait le groupe d'hommes habillés de noir qui viendrait, tôt le matin, pour le conduire à la mort.

C'est que, depuis cinq jours qu'il était là, et toutes les cinq minutes, le condamné\* numéro 10 pleurait, criait, hurlait\*. Du couloir\*, des cours, de toute cette grande prison\*, aucun bruit n'arrivait. Seuls s'entendaient les cris du numéro 10.

Lentement, le numéro 9 s'était levé. Il s'approcha de la porte. Jour et nuit le couloir était éclairé. Toutes les heures, un gardien\* passait pour voir si les condamnés étaient toujours là.

Le numéro 10 avait recommencé à hurler. Pris

d'un mouvement de colère, le 9 frappa la porte du pied... et la porte s'ouvrit! Au bout du couloir, la chaise du gardien était bien là, mais vide...

Alors l'homme se mit à marcher très vite, plié en deux, le regard fou. Trois fois il revint sur ses pas parce qu'il s'était trompé de chemin.

Au fond d'un couloir, il entendit parler et rire : des gardiens, sans doute, qui se reposaient entre deux surveillances\*.

Enfin il arriva dans une cour; il faisait nuit mais il reconnut l'endroit qu'il avait traversé en entrant à la prison. A cent mètres de là, un agent allait et venait devant la porte. Là-haut, une fenêtre était éclairée; on voyait l'ombre d'un homme penché sur un bureau.

Le numéro 9 s'était arrêté; il pensait à la lettre qu'il avait trouvée, trois jours plus tôt, collée au fond de son assiette; il l'avait lue et relue plus de vingt fois. Ce matin encore, les yeux fermés, il en voyait chaque mot, et voilà que maintenant tout se mêlait dans sa pauvre tête!

Il allait le long du mur, s'arrêtait au plus léger bruit, repartant vers la gauche, puis vers la droite, sans savoir...



De l'autre côté du mur, à moins de cinquante mètres du prisonnier, un groupe d'hommes attendait. Et un de ces hommes était le commissaire Maigret. Debout, les mains dans les poches de son manteau, immobile et aussi tranquille qu'à son bureau, il attendait.





Mais, de temps en temps, le feu de sa pipe éclairait son visage. Dix fois sa main s'était posée sur l'épaule du juge Comélieau, pour le ramener au calme. Près d'eux se tenait monsieur Gassier, directeur de la prison. On voyait, à son air, que monsieur le Directeur aurait préféré être dans son lit...

Il faisait de plus en plus froid. Allait-on attendre encore longtemps? De l'autre côté du mur, on entendait le prisonnier qui cherchait toujours sa route.

Les trois hommes, maintenant, étaient inquiets\* : il fallait que leur évadé trouve la sortie avant que les gardiens ne le rattrapent! Mais le prisonnier ne trouvait toujours pas le paquet de vêtements et la corde que Maigret avait fait placer pour lui, au pied du mur...

Le directeur de la prison avait un mauvais sourire : il n'était pour rien dans cette folle histoire, c'était bien clair! Le juge Comélieau, lui, ne souriait pas mais il avait du mal à garder son calme. Seul Maigret ne semblait pas inquiet.

Et tout d'un coup, les trois hommes levèrent la tête en même temps : là-bas, la corde remuait... Bientôt, on vit quelque chose paraître en haut du mur : c'était le visage du 9.

En bas, les trois hommes attendaient. Le prisonnier était-il fatigué? Il n'en finissait pas de monter. « Mais enfin, qu'est-ce qu'il fait? » demanda le juge.

Maigret, d'un geste\*, le fit taire. Maintenant, l'homme était à cheval sur le mur. Il tira la corde à lui puis la laissa tomber vers la rue. Lentement, il descendit...

« Quand je pense, dit le juge à Maigret, que vous nous avez demandé de laisser cet assassin\* s'évader et que j'ai dit oui! J'espère que vous ne vous êtes pas trompé dans vos plans\*... que vous allez pouvoir suivre cet homme et qu'il ne vous échappera

pas, car moi, je continue de penser que Heurtin est coupable\*.

Maigret ne répondit pas; il se tourna vers les deux hommes et leur serra la main, en silence. Quand ils furent partis, il marcha le long du mur dans la direction prise par Heurtin. Au coin de la rue, il vit un de ses agents.

« Tu l'as vu passer? demanda Maigret.

— Oui, il est parti dans cette direction. Dufour et l'inspecteur Janvier le suivent.

— Très bien, tu peux aller dormir. »



Il était quatre heures du matin quand Maigret poussa la porte de son bureau, quai des Orfèvres. Il enleva son manteau et se laissa tomber sur son fauteuil\*. En face de lui, il y avait un gros cahier; sur la couverture, en grosses lettres, on pouvait lire :

### AFFAIRE HEURTIN

A l'intérieur, il y avait toute l'enquête\*, des notes\*, des photos, des pages de journaux. Une de ces pages portait en tête :

*Joseph Heurtin, l'assassin de madame Henderson et de sa domestique\*, a été condamné à mort.*

Plus loin, on lisait :

*Joseph Heurtin, 27 ans, employé chez monsieur Gérard, fleuriste\*... double crime à Saint-Cloud, chez une riche Américaine... Le commissaire Maigret, de la Police judiciaire, vient d'arrêter\* l'assassin de madame Henderson...*

Comme Maigret refermait le cahier, le téléphone sonna.

« Allô! Dufour?

— Oui, patron, c'est moi.

— Eh bien ?

— Rien de nouveau. Janvier le surveille toujours.

— Où est-il ?

— Dans un petit café, une auberge\* au bord de la Seine. Ça s'appelle la Citanguette mais ce serait trop long à raconter. Je prends un taxi et j'arrive. »

Maigret était en train de prendre une tasse de café quand Dufour entra.

« Tu as pris ton petit déjeuner ?

— Oui, à la Citanguette. Je vous ai dit ? C'est près d'Issy-les-Moulineaux.

— Et vous avez fait tout ce chemin à pied ?

— A pied, patron. Il marchait comme un homme qui a bu et qui ne sait plus où il va. On a traversé je ne sais combien de rues ! Janvier les a notées, et aussi tout ce qu'il a fait.

— Heurtin a vu qu'il était suivi ?

— Je ne crois pas. Il marchait sans se retourner, les cheveux au vent comme un fou.

— Et personne ne lui a parlé ?

— Personne. Il est entré deux fois dans un café, puis il a suivi la Seine. Deux ou trois fois aussi il s'est arrêté pour regarder les bateaux sur la rivière. Et quand il repartait, il allait toujours tout droit devant lui, sans rien regarder. Enfin, on est arrivé à la Citanguette, une petite auberge où vont les pêcheurs et aussi les ouvriers d'une usine voisine. Je suis entré derrière lui ; il a commandé un café et deux œufs, ensuite, il a dit au patron de lui donner une chambre et on l'a conduit au premier étage. Quand le patron est redescendu, je lui ai dit que j'étais de la police et que je voulais savoir qui était cet homme et ce qu'il faisait là-haut. Il m'a répondu qu'il ne le connaissait pas et que l'homme s'était couché sur le lit sans même fermer la porte et sans enlever ses chaussures.

- Janvier est resté là-bas ?  
— Oui.  
— A tous les deux, vous allez le surveiller\* sans arrêt. Pensez à ce que dira le juge si nous le perdons !  
— Oh ! Patron !  
— Je sais que vous connaissez votre travail. Mais c'est ma place que je joue dans cette affaire : que l'homme s'échappe et je n'ai plus qu'à changer de métier... »



## L'homme qui dort

Il était onze heures. Maigret, le matin, avait vu le juge Comélieu pour lui dire que tout allait bien. Maintenant, il se trouvait dans le quartier d'Auteuil, au bord de la Seine. D'où il était, de l'autre côté de l'eau, il pouvait voir la Citanguette. Voir sans être vu, car Heurtin connaissait Maigret; or il fallait que *l'évadé* se croie tout à fait libre...

Maigret avait tout de suite reconnu la Citanguette. C'était facile car la maison s'élevait, toute seule, peinte en rouge, sur une place vide où ne poussaient que de mauvaises herbes. Sur un des murs on lisait :

ON SERT A MANGER A TOUTE HEURE

et sur un autre :

VIN ET BIÈRE

ON DANSE LE SAMEDI ET LE DIMANCHE

Un peu plus loin, au bord de la Seine, des travailleurs vidaient un bateau. De temps en temps, l'un ou l'autre entrait à la Citanguette, prenait un verre de vin, et retournait au travail.

Longtemps Maigret resta debout, regardant ce qui se passait de l'autre côté de la Seine. L'affaire n'allait pas mal mais il se sentait, tout d'un coup, triste et fatigué. Maigret se retourna; à quelques

pas de là, il y avait un hôtel. Il entra et demanda une chambre avec fenêtre ouvrant sur la Seine.

De cette fenêtre, on voyait très bien l'auberge d'en face. Il y avait trois chambres au premier étage. Dans l'une d'elles, Maigret savait qu'un homme dormait. Mais, en vérité, dormait-il ?

Le commissaire prit le téléphone.

« Allô ! Le bureau de l'hôtel ? Appelez-moi le patron de l'auberge d'en face... »

« Allô ! La Citanguette ? Passez-moi le client qui est assis dans votre salle et qui lit le journal. »

De sa fenêtre, Maigret voyait très bien le policier.

« Allô ! Dufour, c'est toi ? »

— Oui patron.

— Je suis en face, à l'hôtel que tu vois de l'autre côté de la Seine... Que fait notre homme ?

— Je viens de monter jusqu'à sa chambre : il dort.

— Tu as fait le tour de la maison ? Combien de portes ?

— Deux, la grande porte d'entrée et une petite qui donne derrière, sur une cour. Janvier la surveille.

— Ça va. Vous déjeunerez là-bas, chacun à votre tour. Je téléphonerai dans un moment. » Maigret se fit apporter de la bière et du tabac. Il savait qu'il faudrait attendre longtemps.



A trois heures de l'après-midi, il était toujours à la même place. La bouteille de bière était vide et ça sentait très fort la pipe. Il avait laissé tomber par terre les journaux du matin où on lisait, en gros titre :

## UN CONDAMNÉ A MORT S'ÉVADE DE PRISON

A trois heures trente, Maigret appela la Citanguette.

« Allô! Dufour? Du nouveau?

— Non, l'homme dort toujours mais le juge vous a appelé.

— Bon, je vais voir ce qu'il veut. »

Quelques minutes plus tard, il avait le juge Comélieu au bout du fil.

« Allô! C'est vous, commissaire? Je vous cherche depuis ce matin.

— Quelque chose ne va pas?

— Je me demande si j'ai bien fait de vous croire; je sens que nous allons avoir de gros ennuis\*...

— De gros ennuis? Mais notre homme est là, sous nos yeux; et le ministre\* de la Justice lui-même nous a donné son accord!

— Vous avez lu les journaux?

— Oui, ils ont écrit ce que vous leur avez dit, c'est très bien.

— Oui, mais l'article\* du *Sifflet*, vous l'avez lu?

— Le *Sifflet* n'est pas un journal sérieux.

— Pas sérieux peut-être mais écoutez ça :

### QUAND LA POLICE AIDE LES ASSASSINS

*Les journaux de ce matin nous apprennent qu'un condamné à mort, Joseph Heurtin, s'est évadé de la prison. Du moins c'est ce que la police et peut-être le gouvernement veulent faire croire. Or nous savons que c'est la police elle-même, avec l'accord de la Justice, qui a fait évader Heurtin. Qui trompe-t-on avec cette comédie\*? Cette évasion est une chose sans exemple dans l'histoire de la police française. »*

Maigret avait écouté jusqu'au bout sans rien dire.

« Alors, qu'est-ce que vous pensez de ça?

— Je pense que ça montre que j'ai raison. Le

*Sifflet* n'a pas trouvé ça tout seul; il y a donc quelqu'un que cette évasion inquiète. Tout va bien, monsieur le juge.

— Vous trouvez? Et si toute la presse de midi redonne l'information\*?

— Eh bien, ça fera du bruit dans les bureaux pendant quelques heures. La tête d'un homme vaut bien ça! »

Cinq minutes plus tard, Maigret téléphonait à la Police judiciaire.

« Allô! L'inspecteur\* Lucas? J'ai besoin de vous, vieux, et c'est très pressé; voilà, il faut que vous alliez trouver le directeur du *Sifflet* et lui faire dire où il a pris l'information de ce matin. Si c'est une lettre qu'on lui a envoyée, apportez-la-moi ici. »

Debout devant la fenêtre, Maigret pensait à l'homme qui dormait là-bas. Il avait connu Heurtin en juillet, le jour où, quarante-huit heures après le crime de Saint-Cloud, il lui avait mis la main sur l'épaule en disant : « Suis-moi, petit... du calme. » C'était rue Monsieur-le-Prince, dans une petite chambre, au sixième étage.

Maigret avait interrogé\* les voisins.

« Un garçon poli, tranquille, travailleur. Cependant\*, quelquefois, il passait sans vous regarder, perdu dans ses pensées.

— Des amis venaient chez lui?

— Personne et il rentrait toujours très tôt le soir. »

Pourtant Maigret savait que, le mercredi, il était rentré à quatre heures du matin. Quelqu'un l'avait vu monter. Or, ce mercredi, c'était le jour du crime. Et le médecin avait dit que les deux femmes étaient mortes entre deux heures et deux heures et demie du matin.

Mais on avait bien d'autres preuves\* contre lui.



A minuit, Heurtin avait bu plusieurs verres d'alcool dans un café, à moins d'un kilomètre de la maison des Henderson.

Madame Henderson, riche Américaine, habitait là depuis plusieurs années, seule avec une vieille domestique. Deux fois par semaine, un jardinier venait soigner les arbres et les fleurs de madame Henderson. Il arrivait toujours tôt le matin et, à huit heures, on l'appelait pour prendre une tasse de café, c'était l'habitude.

Or, ce jeudi-là, personne n'était venu; vers neuf heures, voyant que rien ne bougeait\* dans la maison, il avait frappé à la porte. Pas de réponse. C'est alors qu'il avait téléphoné à la police.

Un peu plus tard, on trouvait les deux femmes dans leur chambre, frappées à la poitrine de plusieurs coups de couteaux. L'assassin n'avait pas cherché à cacher son crime : il y avait des traces\* partout. Traces de pas sur le sol, traces de doigts sur les draps. Oui, les preuves ne manquaient pas!

Aussi, il n'avait pas fallu plus de deux jours d'enquête à Maigret pour retrouver le criminel\*.

« Pourquoi as-tu fait ça ?

— Je n'ai pas tué.

— Qui t'a donné l'adresse de madame Henderson ?

— Je n'ai pas tué.

— Qu'est-ce que tu faisais dans sa maison à deux heures du matin ?

— Je ne sais pas. »

Il avait une grosse tête, la peau très grise et les yeux fatigués et rougis d'un homme qui n'a pas dormi depuis plusieurs jours. A toutes les questions, il répondait : « Je n'ai pas tué. »

On fit venir un médecin. Il dit que Heurtin, sans être très intelligent, n'était pas fou. Alors, cette